

La Fondation de Stanleyville.

R IEN de plus éloquent que le simple récit par Stanley des circonstances qui entourèrent la fondation en 1883 de la « station des Stanley Falls » :

« Novembre a pris fin. Décembre commence. Après une nouvelle étape de sept kilomètres sur la rive droite, nous virons vers la rive gauche, et n'évitons qu'à grande peine un petit rapide qui barre, en partie, le cours d'eau. A midi, nous sommes à front d'un îlot situé sous le 0° 30' latitude Nord et on nous engage à côtoyer de près la rive gauche, jusque dans les environs des Stanley-Falls, afin de ne point effrayer la population avec notre flottille. En nous rapprochant des Falls, nous détachons la baleinière et le guide, accompagné d'un de nos domestiques, s'y embarque pour aller parlementer avec les indigènes. De cette façon, nous parvenons à prendre contact avec les pêcheurs Ouenyas (1), qui envoient deux canots au-devant de nous. Et après un entretien d'une heure, on nous invite à visiter le village. Nous contournerons la pointe et aussitôt les Stanley-Falls nous apparaissent. Telle est la violence du courant

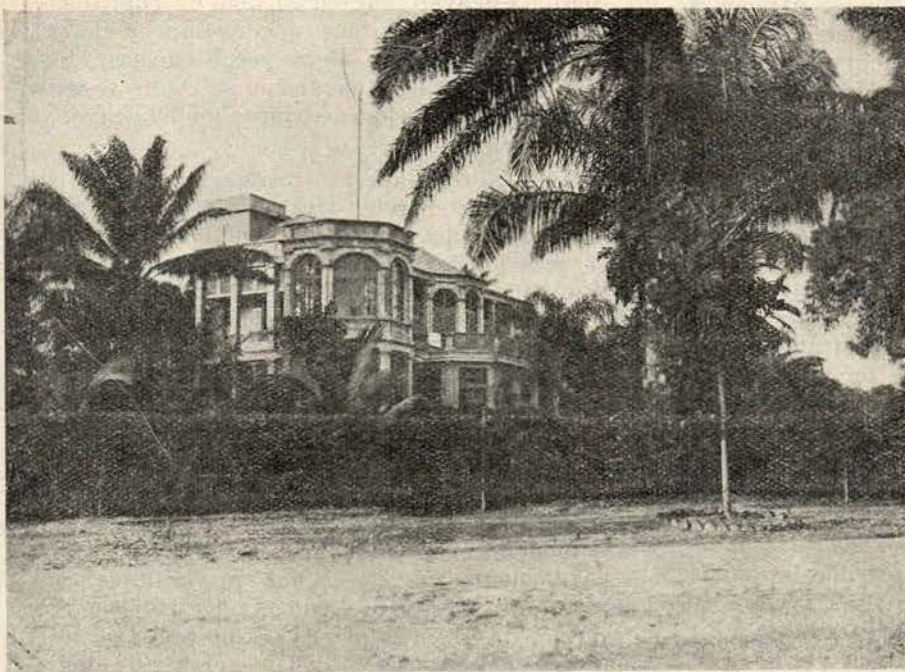
(1) Wagenia.

qu'il devient impossible de lutter. Nous amarrons donc nos navires à trois kilomètres et demi au-dessous du village, en attendant que nous nous soyons entendus avec les chefs Ouenyas, pour l'établissement d'une station dans leur pays.»

Stanley narre ensuite comment les Arabes ont accédé aux chutes et les ont franchies, et décrit les sept cataractes du Stanleyville au Ponthierville actuels, qu'il embrasse sous le nom de Stanley-Falls.

« Quatre chenaux se présentent, à la septième chute d'eau. En commençant par la rive droite, on rencontre d'abord un filet d'eau guéable de trente mètres environ de largeur, et qui, à marée basse, sert de voie entre certains récifs détachés, formant une sorte de barrage naturel à l'extrémité supérieure. Sur une distance de près de cinq kilomètres, ce chenal coule entre la rive droite du fleuve, qu'habitent les Bakoumous, et une île occupée par celle des tribus Ouenyas dont les membres sont connus sous le nom de Ouanés-Rousaris (2), ou fils de Rousari. Au delà de l'île, qui a 400 mètres de largeur, commence le principal bras droit de la

(2) Wanie Russri.



La Résidence à Stanleyville.

(Photo Uysentruyt.)

cataracte, bras qui a 450 mètres de largeur et qu'une île rocailleuse éloigne du principal bras gauche, large de 275 mètres. Au-dessus des chutes appartenant au bras gauche du fleuve, les Ouanés-Mikoungas — tribu de Onenyas — habitent une île qu'un chenal torrentueux de dix-huit mètres de largeur sépare du rivage. A l'endroit où se présente la cataracte, la largeur de l'eau et des îles est d'environ 1.195 mètres d'une rive à l'autre. Entre les deux îles habitées — Ouané-Rousari et Ouané Mikounga — les deux principaux chenaux confondent leurs eaux et se précipitent, avec une vertigineuse rapidité, par un passage ayant moins de 400 mètres de largeur, pour aller s'épandre sur ou entre des récifs couvrant une largeur de près de 1.100 mètres. A 3.800 mètres au-dessous de l'île de Ouané Mikounga, la navigation est interrompue par des bancs de sable et de petits rapides. Sur la droite, on peut naviguer, soit jusqu'à la masse d'eau qui sépare l'île de Ouané Rousari de la terre ferme, soit, par le chenal principal du fleuve, jusqu'en face de l'Ouané Mikounga.

» C'est à environ 900 mètres au-dessus des catarac-

tes que commencent les îles occupées par la tribu des Ouanés-Sirougas, ayant pour chefs Loumani et Yanzi ».

Le récit se poursuit par une description des Wage-nia et de leurs pêcheries.

« Telle est la peuplade à laquelle nous nous proposons de demander une part de ses droits sur le territoire et les îles voisines de la septième cataracte. Les Arabes étaient très bien disposés envers nous. Or, un refus n'était pas à craindre du moment où Arabes et aborigènes estimaient les uns et les autres avoir intérêt à nous donner satisfaction. Notre installation aux Stanley-Falls devait permettre aux demi-sang de Nyangoué de se procurer, à meilleur marché que sur la côte orientale, des étoffes d'ha-

billement et divers autres articles, tels que : couteaux, poudre, perle, coton, outils, fil, aiguilles. La population pourrait, de plus, nous acheter des médicaments; et les aborigènes, voués jusqu'à présent à la nudité, s'enrichir et se rendre présentables, au moyen des subsides que nous leur paierions sous forme de coupons de drap.

» Le 2 décembre, nous taillâmes une route sur



Avenue le long du fleuve Congo à Stanleyville.

(Photo Uysentruyt.)

la rive droite, à travers les jungles et gagnâmes l'île de Ouané Mikounga. Conformément à notre invitation, les chefs de tribus étaient tous réunis. Ils commencèrent par nous faire don d'une certaine quantité de silures barbus et de poissons du genre brochet. Dans le tas se trouvaient plusieurs échantillons du fameux singa du Tanganika, absolument dépourvu d'écaillés, et différentes espèces ayant la grosseur des maquereaux et dont nous trouvâmes la chair très saine et très savoureuse. La palabre fut ouverte. Nous demandâmes aux chefs l'autorisation de nous fixer auprès d'eux et de bâtir une ville, en leur promettant d'agir, vis-à-vis d'eux, en amis et même en protecteurs. Pendant que parlait notre guide-interprète, un orateur qui s'était levé faisait mouvoir ses lèvres, comme s'il fût occupé à répéter machinalement chacune des phrases qu'il entendait. Les autres aborigènes observèrent un profond silence jusqu'à ce que l'interprète eût achevé son discours. Mais dès que celui-ci eut terminé, un terrible brouhaha se produisit. On eût dit les indigènes prêts à se jeter les uns sur les autres et à s'entre-tuer. tant leurs gestes étaient violents, tant leur parole était précipitée (1). Une accalmie s'étant heureusement faite, chacun des chefs se leva à tour de rôle, pour exposer ses vues sur la question à l'ordre du jour. Ceux qui trouvaient ses réflexions justes et sensées, se rapprochaient de lui et lui témoignaient leur approbation en réparant les désordres du vêtement d'herbes sèches qui lui ceignait les reins et lui couvrait les genoux; au contraire, ceux que

(1) Pour un observateur non averti, un échange de confidences entre Wagenia apparaît comme une violente dispute. Leur verbe a pris l'accent des bruyants rapides.

le discours n'avait pas eu le don de convaincre, répandaient sur l'orateur une avalanche de critiques et de reproches. Cette scène curieuse dura jusqu'à ce que chacun parût épuisé. Alors la suite de la palabre fut ajournée jusqu'au lendemain à la même heure.

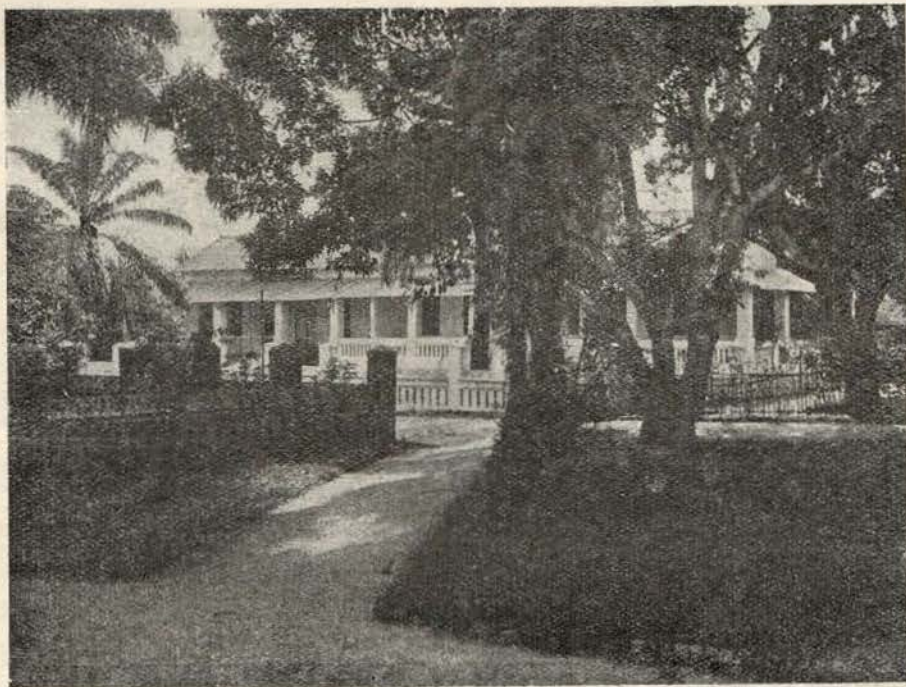
» Dans l'après-midi, un messenger envoyé par notre guide-interprète vint m'annoncer qu'une entente serait probablement conclue le jour suivant, et m'inviter, en conséquence, à préparer les perles, couteaux, miroirs, étoffes et autres marchandises que j'aurais à remettre aux chefs, comme cadeau ou paiement.

» La seconde séance de la palabre fut marquée au début par un nouvel orage, par de nouveaux torrents d'éloquence furibonde, et par la même abondance de gestes furieux que le premier jour. Mais, peu à peu, l'apaisement se fit, les indigènes adoptèrent une attitude plus convenable, un ton plus modéré. Nous tombâmes d'accord sur le prix à payer pour l'exercice d'une souveraineté complète sur les îles et la rive gauche du Congo, et l'exercice du droit de propriété sur tout territoire inoccupé jusqu'à présent. Les territoires de la localité étant la propriété commune de la tribu, je fis étaler sur le sol des tas de marchandises d'une valeur de 4.000 francs, afin que les chefs pussent eux-mêmes les distribuer parmi leurs gens, selon le rang et l'importance de chacun; ce qui ne se fit pas — ai-je besoin de le dire? — sans récriminations.

» Dans l'intervalle des deux palabres, j'avais exploré en baleinière les deux rives du fleuve, et avais choisi pour notre station l'île de Ouané Rousari qui se recommandait par son étendue,

la fertilité de son sol et la facilité avec laquelle on y avait accès à la rive droite, où les vivres abondent. Nous nous mîmes donc en devoir de tracer l'emplacement de notre station, à l'extrémité inférieure de l'île. Le terrain était couvert d'épais buissons; quand ceux-ci eurent été abattus, nous découvrîmes les traces de plusieurs générations antérieures d'indigènes. A l'extrémité supérieure de l'île, c'est-à-dire à 1.100 mètres environ de la station, étaient situés les villages de la tribu contre laquelle nous avions eu à soutenir une courte lutte en 1877.

» Bien que nos négociations avec les Ouenyas eussent abouti à un résultat beaucoup plus satisfaisant qu'on n'eût pu l'espérer, il nous incombait de pour-



Les plus anciennes habitations de fonctionnaires à Stanleyville.

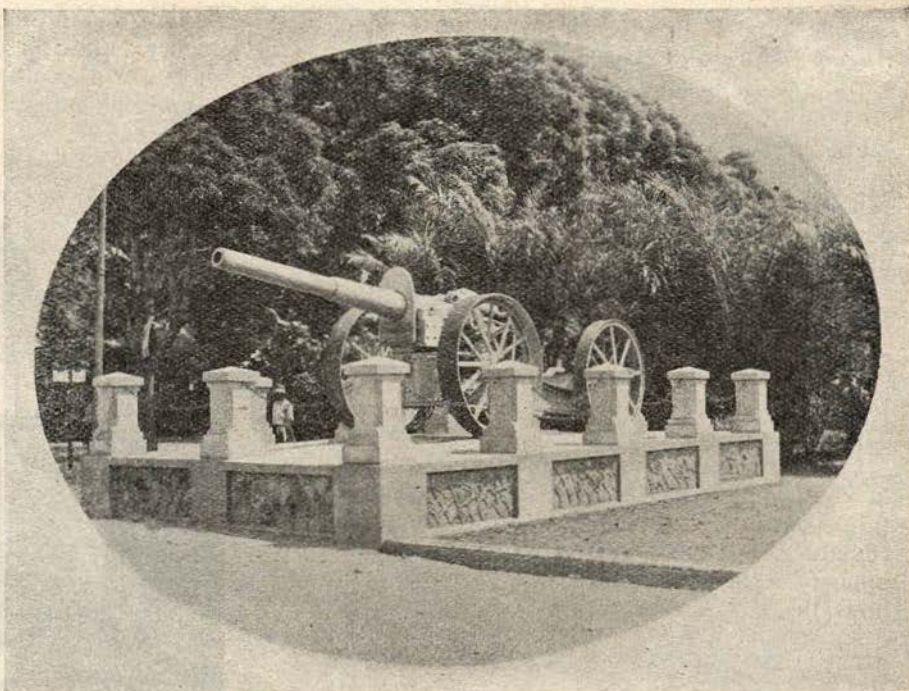
(Photo Uyaonruyt.)

voir à l'entretien de la station. Notre guide, accompagné de quelques-uns de nos hommes, fut donc envoyé chez Sioua-Sioua, chef des Bakoumous. Celui-ci, ayant entendu parler du parti que les Ouenyas avaient tiré de la présence des blancs, quitta l'intérieur et fit huit kilomètres pour se rendre auprès de nous, avec trente indigènes chargés de cassave, de bananes, de racines, de patates, de citrouilles, sans compter des œufs, des poulets et un petit troupeau de chèvres, qui fut transporté dans notre nouvelle demeure insulaire. »

Dans le lot des Européens qui accompagnaient Stanley : deux mécaniciens écossais, un mécanicien allemand et un matelot anglais ; l'Écossais Binnie sollicite la place de directeur de la station.

« Nous déblayâmes, pour lui, environ quatre arpents de terre, nous lui construisîmes une habitation, et l'approvisionnâmes d'outils, de victuailles, de marchandises de toutes sortes. Puis, après avoir placé sous ses ordres trente-un soldats-ouvriers, tous bien armés, et l'avoir exhorté à la prudence, à la justice, à la sagesse, nous l'abandonnâmes à la grâce de Dieu, et reprîmes le chemin du Bas-Congo, laissant le petit homme seul avec ses graves responsabilités. »

« Pourvu que le chef de la station de Stanley-Falls n'eût d'autre règle de conduite que la pa-



Stanleyville. — Canon de la marine pris aux Allemands à Itaga, en 1916.

(Photo Defreyne.)

tience et la bonne humeur, l'influence que nous venions de nous créer, en cet endroit, ne tarderait pas à se développer. Les Bakoumous propageraient notre bonne renommée dans l'intérieur, les Ouanés-Roukouras (1), la propageraient jusqu'au Basoua, à l'extrémité des cataractes, et les Yakousous, qui viennent échanger leurs fruits contre le poisson des Ouenyas, la propageraient sur le Chofou (2), jusqu'aux territoires ravagés précédemment par les Arabes. Puis les Basokos à leur tour, entendraient parler de nous... »

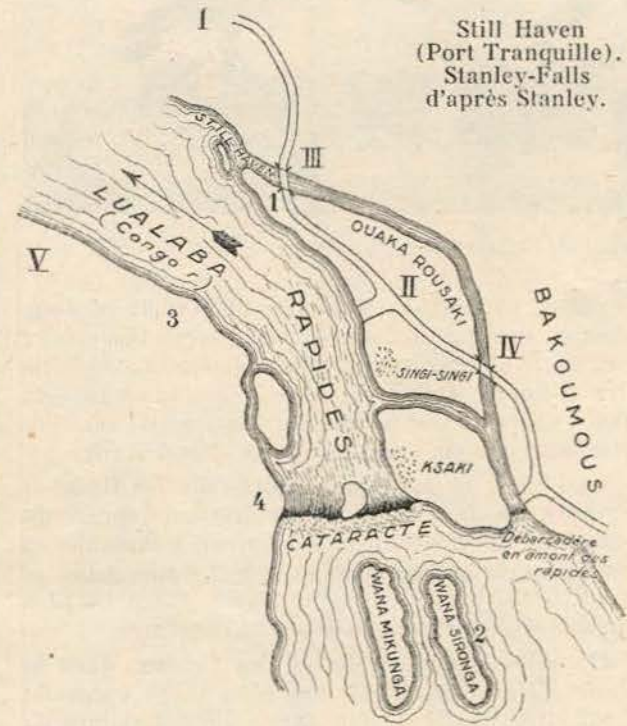
(à suivre.)

A. McELLER.

(1) Wanie Rukula.
(2) La Tshopo.

La Fondation de Stanleyville.

Au moment où se fonde la station des Stanley-Falls, les Arabes n'y ont pas encore d'établissement à demeure; ils n'ont ici qu'un point d'étape, pour lequel ils ont obtenu l'accès d'une île de grandes dimensions en amont de la « septième cataracte », et



1. Station de Stanley - Falls (actuellement village Wagenia).
2. 3. 4. Installation des Arabes, postérieurement à la fondation de Stanley-Falls.
2. Etablissement de Tippo Tip.
3. » Nasr.
4. » Bouana Ksige.

I à V. — Situation actuelle:

- I. — Stanleyville rive droite.
 - II. — Village arabié de Sabeti.
 - III. — Pont.
 - IV. — Bras actuellement desséché, sauf crues exceptionnelles.
 - V. — Stanleyville rive gauche (gare du C.F.L.).
- Route carrossable de Stanleyville vers les pêcheries.

d'où ils se répandent vers l'aval pour commettre leurs déprédations.

Ce fléau dont l'arrivée des Européens débarrassera le pays, le récit de l'explorateur va nous le décrire.

Lorsqu'en 1877 Stanley descendait le Lualaba, les Arabes n'avaient pas dépassé Nyangwe. Tippo-Tip accompagne son expédition jusqu'à un point situé entre l'actuel Lokandu et l'embouchure de la Kasuku.

Mais dans les années qui suivent, ils s'étendent, par lentes étapes, vers l'aval, suivant ainsi la voie ouverte par l'explorateur. Ils fondent un établissement à Kirundu. Ils pactisent avec les pêcheurs Bamanga, Wanie Rukula, Wagenia, qui fraient un passage à leurs expéditions à travers les rapides.

En 1883, Stanley remonte le fleuve, pour fonder, à l'extrémité du grand bief navigable, la station qui sera la destination extrême de l'expédition commandée par le Comité d'Etudes du Haut-Congo.

Dès l'embouchure de l'Aruwimi, les rumeurs venues de l'amont dénoncent les ravages commis par des déprédateurs d'origine inconnue, pourvus d'armes à feu. Stanley soupçonne les marchands d'esclaves du Soudan; il voit, en effet, dans l'Aruwimi, le cours inférieur de l'Uele.

Ces rumeurs se précisent tandis que l'expédition remonte le fleuve. Dès l'embouchure du Lomami apparaît l'étendue du désastre. Yawembe, Yafolo, agglomérations puissantes dont Stanley, depuis 1877, a gardé le souvenir, ne sont plus que décombres. Enfin, à Yangambi, apparaissent, devant le débarcadère d'un village, une masse d'objets blancs : des groupes de tentes. L'expédition a rejoint les Arabes de Nyangwe !...

« Cette horde de bandits — car elle ne méritait pas d'autre nom — opérait sous le commandement de plusieurs chefs, dont Karema et Kibourouga étaient les principaux. Elle avait quitté, seize mois auparavant, la ville de Ouané Kiroundou, située à environ cinquante kilomètres de Vinya Njara.

» Pendant onze mois, la bande avait mis à sac toute la région qui s'étend entre le Congo et le Loubiranzi (1), sur la rive gauche. Et elle s'était engagée à faire la même monstrueuse besogne entre le Biyerré et Ouané Kiroundou. En étudiant ma carte, je découvre que la région ainsi dévastée, sur la rive droite et la rive gauche, occupe une superficie de plus de 55.500 kilomètres carrés — soit 3.200 kilomètres carrés de plus que l'Irlande — et qu'elle a une population d'environ un million d'âmes.

» A l'époque où elle avait quitté Kiroundou, la bande se composait de 300 hommes, armés de fusils à pierre ou de fusils se chargeant par la culasse; et elle était renforcée d'autant de femmes et d'esclaves. Après avoir consacré toute la matinée aux cyniques récits de leurs aventures, ces misérables me laissèrent voir, dans l'après-midi, la moisson humaine qu'ils avaient faite.

» Leur camp était établi à environ 125 mètres du nôtre et protégé par une haie construite avec les débris des maisonnettes de Yangambi brûlées par eux. Au milieu de l'enclos, s'élevaient des rangées de hangars qui couvraient un espace d'une

(1) La rivière Lomami.



Stanleyville. — Une avenue.

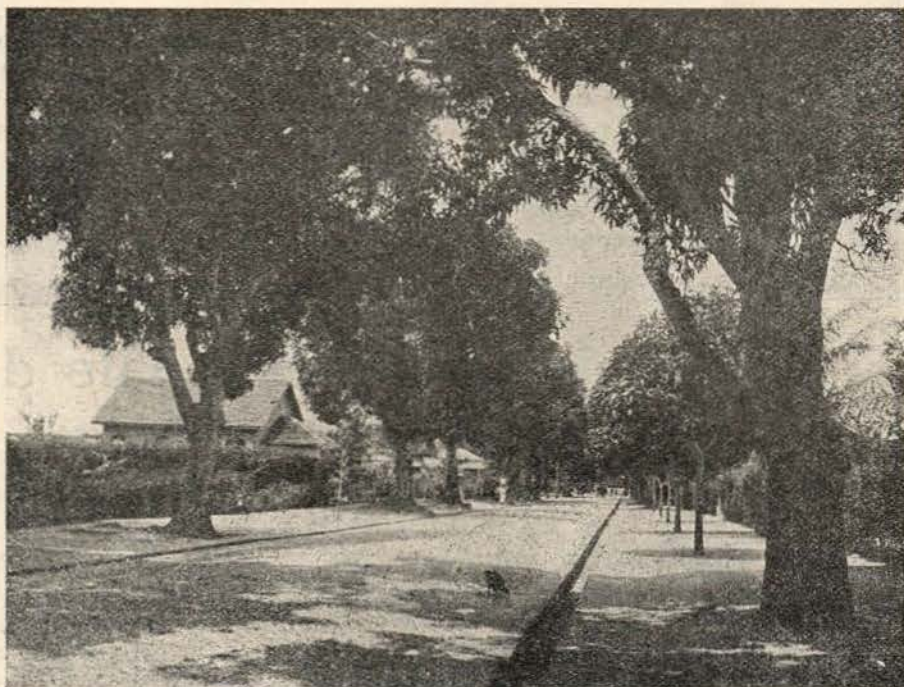
(Photo Uysenstruyt.)

centaine de mètres, et devant le débarcadère, je comptai cinquante-quatre canots capables de contenir, selon leur dimension, de dix à cent personnes chacun. Le camp est littéralement bondé de monde. De tous côtés, des groupes de noirs, immobiles ou errant, silencieux et mornes, tranchent sur les costumes blancs des Arabes; on aperçoit sous les hangars des corps nus, étendus dans toutes les postures; d'innombrables rangées de jambes appartenant à des malheureux endormis; des petits enfants dont les formes naissantes indiquent encore à peine leur sexe; et çà et là, un troupeau de vieilles femmes entièrement nues, ployant sous des paniers de charbons, ou des tas de cassaves ou de bananes, et conduites par deux ou trois bandits armés de carabines. En examinant le tableau de plus près, je m'aperçois que la plupart de ces infortunés sont chargés de chaînes; les jeunes gens ont autour du cou des carcans que des anneaux retiennent à d'autres carcans, de sorte que les captifs marchent par groupes de vingt. Les enfants de plus de dix ans ont les jambes attachées par des anneaux de cuivre

qui gênent tous leurs mouvements, les mères par des chaînes plus courtes qui festonnent leur sein et y maintiennent les enfants en bas âge. Pas un homme adulte parmi ces prisonniers. »

« De leur propre aveu, les ravisseurs d'esclaves n'ont actuellement avec eux que 2.300 captifs. Et cependant ils ont parcouru comme un fléau, tuant et détruisant sans pitié tout ce qu'ils rencontraient, un pays aussi étendu que l'Irlande; 118 villages, représentant quarante-trois communautés plus vastes ont été ravagés, et cette œuvre d'extermination n'a rapporté aux exterminateurs que 2.300 esclaves femmes et enfants et environ 2.000 défenses d'ivoire.

La quantité de lances, de sabres, d'armes de toute espèce qui font partie du butin indique que des centaines d'hommes adultes sont morts en combattant. En supposant que chacun de ces 118 villages n'ait eu qu'une population de 1.000 personnes, les Arabes n'en ont enlevé que deux pour cent, et en faisant part des accidents qui surviendront pendant le voyage de Kiroundou et de Nyangoué, des effets qu'exerce-



Stanleyville. — L'avenue Musirikanda.

(Photo Uysenstruyt.)

ront les tortures de la captivité et les maladies épidémiques engendrées par la malpropreté et les privations, on peut calculer que ces sanglantes aventures n'auront donné qu'un bénéfice de un pour cent à leurs tristes héros.

» Ces misérables m'assurent que plusieurs convois d'esclaves, tout aussi nombreux que celui-ci, sont déjà arrivés à Nyangoué. Cinq expéditions

versé, que d'existences brisées, pour obtenir ce résultat !

» Dressons cet affreux bilan :

» Dans les 118 villages mentionnés plus haut, les Arabes ont fait 3.600 esclaves. Il leur a fallu tuer, pour cela, 2.500 hommes adultes pour le moins et, de plus, 1.300 de leurs captifs ont succombé en route au désespoir et à la maladie.

Etant donnée cette proportion, la capture des 10.000 esclaves par les cinq expéditions d'Arabes n'a pas coûté la vie à moins de 33.000 personnes ! Et encore, quels esclaves que ceux que je vois là enchaînés, et pour lesquels frères, pères et maris ont répandu leur sang !... De faibles femmes, de tout petits enfants !... Pour jeter dans les fers un garçon de quatre ans, on a sacrifié des familles entières de six personnes ».

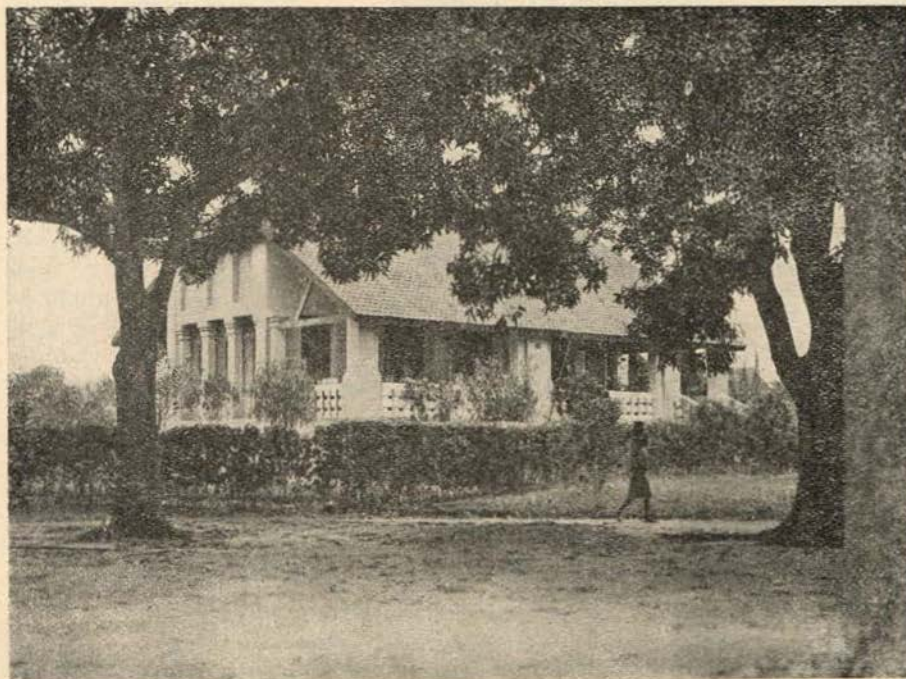
Pages trop oubliées dans le procès que l'on fait périodiquement à la colonisation...

Parmi les indigènes disparaissent peu à peu ceux qui ont connu ces événements, qui en ont entendu le récit de la bouche des hommes qui ont enduré ces souffrances. Les jeunes gé-

nération ignorent une histoire dont la seule évocation — nous en avons entrepris l'épreuve dans des « palabres » où il s'agissait d'emporter l'adhésion des indigènes en faveur d'une mesure discutée — faisait frémir de honte et de colère leurs aînés.

A. MEILLER.

(A suivre.)



Stanleyville. — Habitation de fonctionnaire.

(Photo Uysentruyt.)

sont venues et reparties avec un butin de captifs et d'ivoire, et ces cinq expéditions ont épuisé et vidé le vaste territoire au milieu duquel nous voyageons. Pour le moins, les brigands ont capturé 10.000 esclaves. Et la moitié de ceux-ci ayant péri en route, il n'en est arrivé à Nyangoué, Kirooundou et Vibondo que 5.000 environ, soit un demi pour cent de la population. Et que de sang

La Fondation de Stanleyville.

(Suite et fin.)

En juillet 1884, Hanssens visite les Stanley-Falls. Wester reprend à Binnie le commandement de la station, avec comme adjoint Amelot.

Résultat inespéré : depuis Stanley, plus une pirogue n'était descendue en aval des cataractes.

En novembre 1884, Tippto-Tip s'installe dans l'île de Wanie-Sirunga, en amont des rapides, avec une force de mille hommes. Il occupe même la partie amont de l'île Wanie-Rusari, mamelons rocheux séparés seulement de notre station par un ravin inondé aux hautes eaux (c'est là qu'habite actuellement le chef Luao).

Le lendemain, Tippto-Tip fait défiler vers l'aval soixante-seize pirogues portant environ sept cents hommes. Ses bandes s'installent à l'embouchure du Lomami et de l'Aruwimi.

Van Gèle les y trouve lorsqu'il monte aux Falls en janvier 1885. A la suite d'un long et mémorable entretien avec Tippto-Tip, ce dernier rappelle ses gens.

**

Cette trêve ne peut se prolonger indéfiniment. Notre installation aux Falls nous met en état de

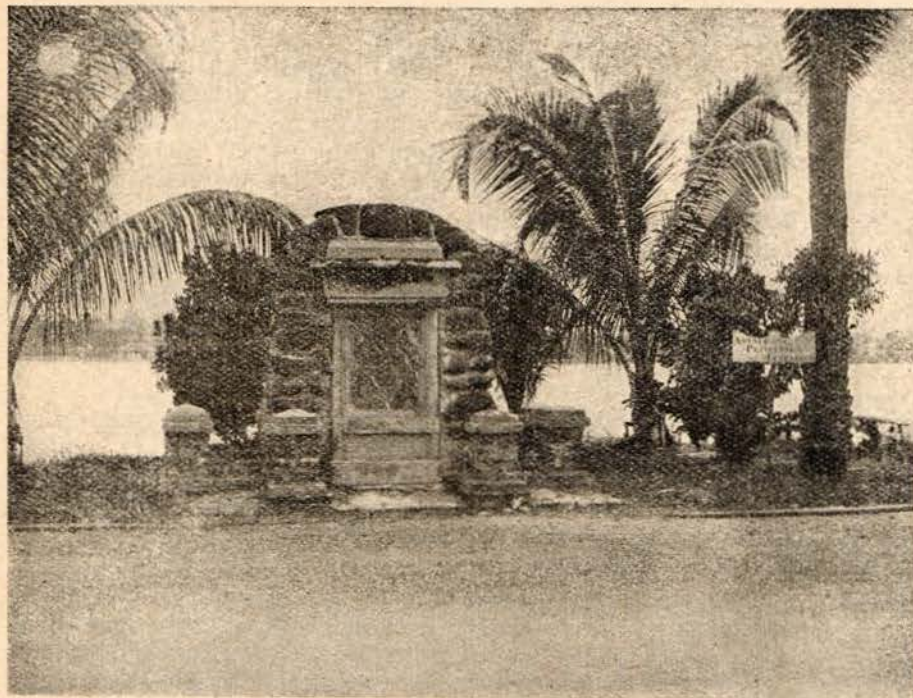
conflit latent avec les traitants arabes dont nous gênons les opérations : le moindre incident — n'importe de quelle nature — le fera éclater.

Le 24 août 1886 — entre temps Deane, avec pour adjoint Dubois, a remplacé Wester, et Tippto-Tip, parti à Kasongo, est représenté aux Falls par Bwana Nzige — les Arabes attaquent la station. Celle-ci se défend courageusement pendant quatre jours.

» Au plus fort de la lutte — déclare Deane — le lieutenant Dubois m'envoyait de petits billets écrits sur le genou pour demander des munitions nouvelles ou quelque autre chose. Ces notes étaient comme calligraphiées et ne trahissaient pas la moindre émotion. »

A court de munitions, la garnison Haoussa déserte. A l'exception de quatre hommes, elle fond dans la nuit.

Les deux officiers mettent le feu à la station et entreprennent, dans une nuit noire, une retraite au cours de laquelle Dubois perd l'équilibre sur les rochers glissants et disparaît dans le fleuve. Pendant des semaines, Deane, pourchassé, erre en forêt, dans l'attente du secours.



Stanleyville. — Monument Dubois.

(Photo Uysenruyt.)

Celui-ci vient avec Coquilhat (1). Le « vapeur » (autant dire une chaloupe pontée) A. I. A. apparaît devant les Stanley-Falls.

« La station se montre tout entière à un kilomètre. Elle semble déserte; au mât, pas de drapeau. D'un côté, dominant la rive, le camp arabe de Bouana Nzige est comme endormi. C'est l'heure de la sieste... Deux taches noires marquent l'emplacement des maisons incendiées. Le camp des soldats est seul intact... Un homme en longue chemise blanche sort des maisons de ce camp. L'A. I. A. frappe son regard; il court de droite et de gauche. En un instant, cinquante hommes en armes se précipitent de hors: l'un d'eux agite le drapeau rouge à bande blanche de Zanzibar. Je suis édifié. La station est aux mains des Arabes. »

Forcé à la retraite par l'écrasante supériorité de

(1) « Sur le Haut-Congo ». On souhaiterait voir rééditer et répandre parmi la jeunesse belge cet excellent ouvrage à peu près introuvable, de même d'ailleurs que les ouvrages de Stanley, absents des bibliothèques publiques du Congo et de la documentation des territoires. D'où, dans nos archives politiques, des lacunes qui traduisent une ignorance impardonnable dans les faits historiques les mieux établis.

la position et du nombre, Coquilhat retrouve, au confluent de la Lindi, les traces de la fuite de Deane, puis celui-ci même, que les Bakumu ont recueilli.

**

Entre la ville européenne et l'agglomération qui réunit le village des arabisés à ceux des Wagenia, un petit pont enjambe le point où débouchait, dans le fleuve, le bras qui formait l'île de Wanie Rusari et dont l'amont, aujourd'hui ensablé, ne laisse plus passer les eaux, entre le village des arabisés et le village Wagenia qui lui succède, qu'aux très fortes crues.

Passé ce pont, à la pointe de ce qui fut jadis une île, et d'où « Kisangani » a tiré son nom, quelques manguiers marquent la place

où fut la première station des Stanley-Falls.

Pour gagner ce point, Stanley et ses compagnons ont dû se frayer un passage, à la machette, sur l'emplacement de la ville actuelle.

**

En février 1887, de passage à Zanzibar, Stanley signe avec Tippu-Tip le traité qui, le nommant



Revue des troupes à Stanleyville.

(Photo Uysenruyt.)

Vali des Falls, Poblige à arborer le pavillon de l'Etat du Congo, à supprimer la traite et à accepter à ses côtés un résident représentant l'Etat Indépendant du Congo.

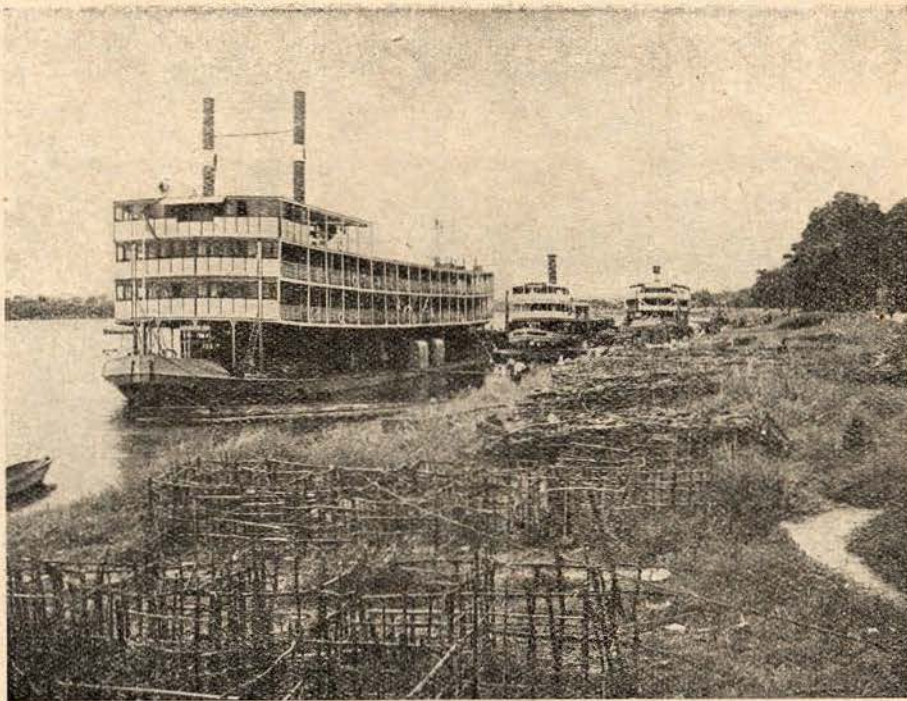
Tippo-Tip rejoint sa destination via la côte occidentale, accompagnant l'expédition que Stanley conduit à la recherche d'Emin Pacha.

En juin 1888, Van Gèle rétablit la station des Falls, dont Haneuse est le premier résident.

Le poste de l'Etat se construit à l'emplacement actuel de la ville au point de la rive que marquent une borne géodésique et le mât de pavillon. Le résident s'installe à ce qui était alors le village arabe, rive gauche.

Tippo-Tip, quelles que fussent et ses dispositions personnelles et la prépondérance de sa position parmi les traitants arabes opérant au Congo, n'était pas en mesure de tenir les engagements d'un traité qui faisait un chef d'Etat d'un chef de bande.

Entre les forces de l'Etat indépendant et les hordes esclavagistes, le conflit était inévitable.



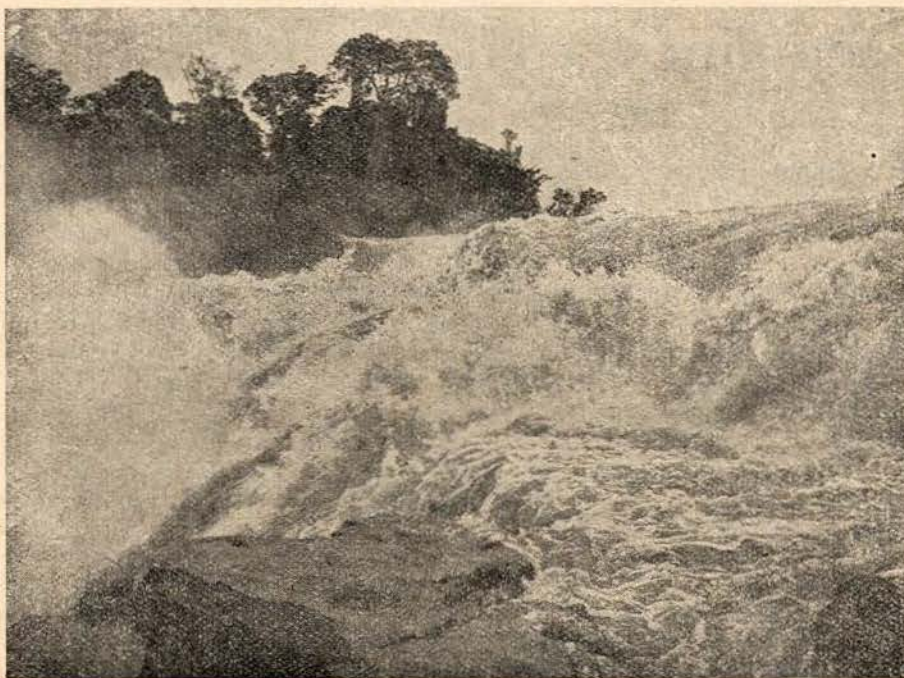
L'activité du port de Stanleyville. — Au premier plan, le « Kigoma ».

(Photo Defreyn).

En 1893, Tippo-Tip était absent de Stanleyville, où le remplaçait son neveu Rachid. Le résident, Tobback, est informé par son fidèle serviteur Badjoko (1) des conciliabules qui ont lieu entre Arabes. Il se transporte au poste officiel et le met rapidement en état de défense.

Du 13 au 17 mai, Tobback, Van Lint, Rue, résistent opiniâtement aux attaques de Rachid. Le 18, Chaltin, accouru de Basoko, tombe sur les assaillants et les met en déroute. Ponthier, Lothaire, Henry, etc. se mettent à leur poursuite.

En attendant des secours, il avait fallu « tenir ». Pour tromper l'adversaire sur nos forces réelles, les femmes Bakumu occupaient les tranchées, armées de fusils à pierre et à piston qu'il s'agissait de décharger à grand bruit, mission dont elles s'acquittèrent avec un entrain soutenu par de larges distributions de vin de palme. Ce détail me fut conté, il y a quelques années par la dernière survivante de ces amazones.



Stanleyville. — Chutes de la Tshopo.

(Photo Tyaentwyt.)

(1) Badjoko, encore robuste, a pris sa retraite aux environs de Stanleyville, comme planteur, après une longue carrière au service du Gouvernement.

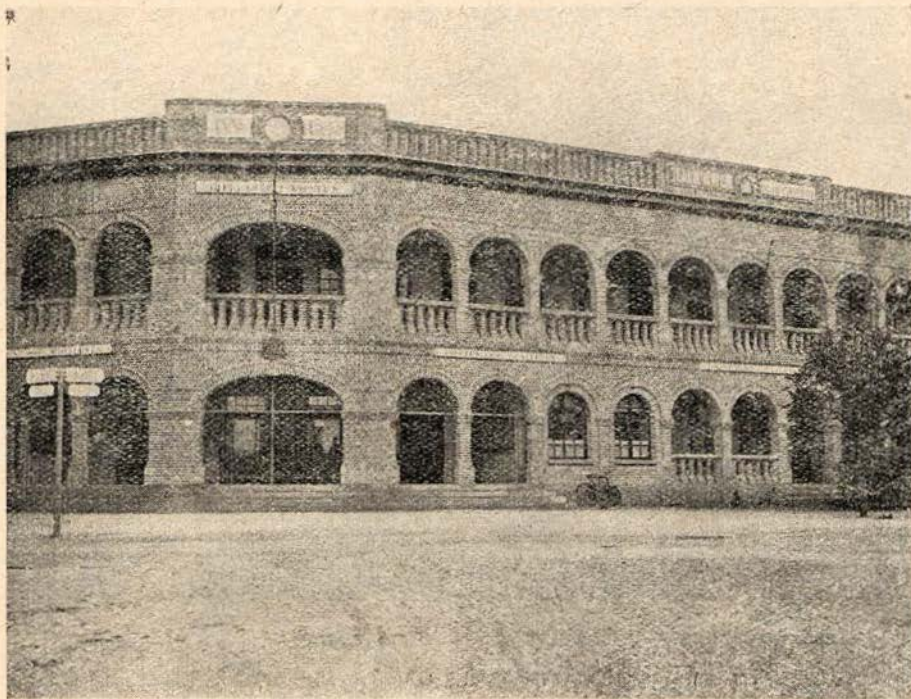
En 1897, dernière alerte. Les Batetela de l'expédition Dhanis se sont révoltés sur le haut Kibali. On s'attend à un retour offensif, vers Falls, des

C'est la même année que se crée la Mission des Stanley Falls. Son fondateur, Mgr Grison, qui est encore parmi nous, aime à évoquer le souvenir de cette époque troublée, et des actes d'héroïsme obscur que leur souci de rester à leur poste, à l'heure du danger, fit payer de leur vie par d'humbles civils dont l'état de santé réclamait le rapatriement.

Le danger écarté, on se mit à « faire des briques »...

**

La suite de l'histoire de Stanleyville est celle d'une station prospère qui s'élève au rang de capitale, au développement et à l'embellissement de laquelle travaillent ceux qui, successivement, en assumèrent la destinée : Malfeyt, Verdick, Henry, Bertrand et surtout de Meulemeester, dont le nom restera attaché à celui de cette ville qui lui est chère et à la destinée de laquelle il fut associé de 1903 à 1912



Costermansville. — Le bureau des services provinciaux.

(Photo Uysenruyl.)

bandes rebelles. Malfeyt, qui commande la station, reste impavide.

et de 1917 à 1926, avec de brèves interruptions.

A. McELLER.